

La légende d'Œdipe

Conférence de Michèle Gastambide, psychanalyste

Week-end thématique « Autour d'Œdipe » au Théâtre des 2 Mondes

28, 29 février, 1^{er} mars 2020

La « légende d'Œdipe » c'est l'histoire :

- du patriarcat, contesté dès son érection, et aujourd'hui en déséquilibre profond,
- du matriarcat, dont nul ne sait s'il exista un jour autrement que comme pouvoir occulte, diffus, et si insaisissable,
- du filiarcat enfin, dont l'insouciance arrogante masque et sa nature et ses progressives conquêtes.

Il est à noter que le patriarcat, comme institution, est contemporain de l'invention de la Tragédie (-600 à – 400 environ). Dès le début, cette autorité patriarcale conditionnant une nouvelle forme familiale, ne va pas de soi ; elle est contestée en même temps qu'elle s'établit, se renforçant ou s'étiolant, dans une tension perpétuelle.

Le matriarcat en tant qu'institution n'a sans doute jamais existé – les anthropologues en débattent toujours – mais en tant que pouvoir occulte il n'a cessé d'être présent. Quant au filiarcat, il semblerait qu'il se passe de toute institution ... pour tenter de supplanter à son profit les deux précédents.

Abordons la lecture, des lectures, de l'*Œdipe-tyran* de Sophocle et, sans les suivre explicitement, nous verrons ces trois formes du pouvoir s'y côtoyer, s'y entremêler ou s'y combattre.

Toute lecture d'une tragédie vient enrichir celle-ci d'une nouvelle perception. Cette perception est propre au commentateur, fruit de l'entrecroisement logique d'un certain nombre d'éléments présents dans son esprit, ou à son alentour à l'époque où il vit : l'état culturel, social, politique de la société, les valeurs, les sensibilités, les particularités de son environnement proche, familial ... Cette perception accentuera dans sa lecture tel ou tel aspect du discours, et demeurera, sans qu'il en ait conscience, aveugle au reste.

Ma propre lecture, et de la tragédie et des commentaires qui m'ont accrochée, est donc aussi subjective, tout en étant inscrite dans un certain champ. Lecture psychanalytique ? Ayant un jour fait ce choix de l'analyse, il me semble que je n'y échapperai pas ... sans pour autant être fixée sur ce qu'on entendrait par là. Hormis peut-être l'idée d'avancer vers quelque chose qu'on ne sait pas à l'avance, dans le but d'en découvrir l'inattendu, - l'inattendu qui dérange notre savoir installé ...

1. Quelques mots sur « l'Œdipe de Freud »

Sans savoir de quelle fenêtre Freud regardait le monde, je me suis demandé d'où il avait tiré sa propre lecture de la tragédie ... et son trop fameux complexe d'Œdipe. Je me suis aperçue que sa démarche n'était pas partie d'une analyse mythique de la tragédie – il n'en a jamais fait, du moins officiellement. J'ai donc voulu comprendre d'où il était parti, et dans quelle mesure l'état très particulier de la société viennoise de la fin du XIX^{ème} siècle, où il exerçait son art, avait joué un rôle dans cette histoire.

Il faut se représenter une société en effervescence totale, tentant de résister aux effets de la révolution populaire (1848), à la chute de l'empire austro-hongrois, et à la décadence de la Vienne mythique, jusqu'alors joyau incontesté de la culture européenne. Une société joyeusement désordonnée sur fond de catastrophe, ce qui pousse l'aristocratie à s'absorber dans des jouissances éphémères. Le romantisme, la libération des mœurs, le déclin du religieux bouleversent les valeurs patriarcales de l'empire, laissant la ville exsangue et la société comme éventrée : tout est à repenser. La chute du roi, la « mort de Dieu » (Nietzsche), la libération du peuple sapent ses bases traditionnelles. Dans son ensemble, l'art, et toute la culture viennoise tentent de retrouver une identité commune, à travers de profondes remises en question, aux allures parfois tragiques.

La médecine, libérée du religieux et bouleversée par l'évolution impérieuse des sciences, se heurte soudain à l'énigme du diagnostic ; pour tenter d'y répondre, les médecins se vouent à un travail incessant d'enquête, avançant toujours plus loin dans cette recherche ; celle-ci devient si intense, fiévreuse ... qu'elle prend le pas sur la thérapie (on parlera même d'un certain « négativisme thérapeutique ») ; la terrible question du diagnostic de la mort (à quel moment un corps est-il vraiment mort ?) devient primordiale : les dissections de cadavres se multiplient ; moult petits laboratoires surgissent à travers la ville, et la chasse aux corps décédés ne se cache plus ; du coup le thème de la mort est partout présent ; la recherche sur les causes du mal, sur la mort elle-même prime sur tout. Certains médecins, pour se décharger de leurs angoisses, pour démêler la confusion dans laquelle ils tombent souvent entre vivant et mort, fiction et réalité, écrivent des romans fantastiques ; ces écrits circulent de main en main, véhiculant une atmosphère inquiétante où les frontières du réel et de l'imaginaire se brouillent (cf. Conan Doyle, qui était médecin et romancier et témoigne bien de ce brouillage des limites dans son écriture tendue vers l'enquête).

C'est plongé dans cette ambiance de remise en question des valeurs patriarcales et de l'autorité des pères vénérés jusqu'ici, ambiance mi-joyeuse aux passions bridées débridées, mi-sombre et inquiétante que Freud, imprégné de ces questions et lui aussi médecin, se met à écouter les fantasmes et les rêves de ses patients.e.s, ses concitoyens, plongés comme lui dans cette société bouillonnante. Il est gagné comme ses collègues par la tentation de l'enquête ; mais tandis que ceux-ci dissèquent les corps, à la recherche du secret de la vie/la mort, lui cherche à percer le « secret des âmes » - c'est-à-dire à chercher les causes des désordres psychiques. L'hystérie, notamment, très fréquente dans ce contexte social particulier, lui fournit un riche matériel ... mais aussi son auto-analyse et ce qu'il observe chez ses proches, enfants, amis, collègues.

Tout ce qu'il entend et collecte ainsi ne manque pas de le questionner sur l'autorité, sur la

validité de celle – contestée – du père, souvent accusé par ses patientes de séduction ... Pour se décharger, sans doute, du poids de ces confidences, il n'écrit pas comme tant d'autres des romans fantastiques, mais partage régulièrement ses découvertes avec un de ses amis, médecin aussi, le Docteur Fliess. Il parvient ainsi à les mettre un peu à distance, à les objectiver du côté de la raison. Il va même jusqu'à souhaiter en faire une science véritable.

C'est ainsi qu'un jour d'octobre 1987 il écrit à ce confident : « J'ai découvert que ... entre 2 ans et 2 ans ½, ma libido s'était éveillée et tournée vers ma mère ». Cette « découverte a surgi d'un rêve ... On peut imaginer que cela l'ait bouleversé ! Rêver cela (lui qui découvrait peu à peu chez ses patientes, que les rêves reflétaient leurs désirs) ! J'imagine son saisissement, son angoisse en même temps qu'une certaine excitation – comme peut être saisi tout psychanalyste qui rencontre soudain, dans les dires de patients, dans ses propres rêves, ou dans un lapsus ou acte manqué, quelque chose qu'il n'avait jamais pu entendre encore – donc inanalysé chez lui – et/ou qu'il ne trouve pas répertorié dans les textes éprouvés. Freud ne va pas en rester là, et refermer le couvercle de ce champ qu'il vient d'ouvrir (celui de l'inconscient). Comment va-t-il rééquilibrer ce moment de trouble ?

D'abord en s'apercevant qu'il trouve chez d'autres ce qu'il a vécu lui-même : l'effet apaisant de montrer à un patient qu'il n'est pas le seul à être en proie à la violence de tels ou tels désirs, pulsions ou phobies, est bien connu des psys. « J'ai trouvé en moi *comme partout ailleurs* des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, *communs à tous les jeunes enfants* ... »

Mais cela ne lui suffit pas. Il lui faut trouver une référence, un lien à la culture, dans un héritage répertorié. Et soudain, c'est l'éclair (insight) : « moi, c'est comme Œdipe » lance-t-il, trouvant bien à propos dans ce roi parricide et incestueux, le repère culturel qui lui manquait. Sans qu'il se soit arrêté à en faire une analyse mythologique, cette « légende grecque » faisait partie de son bagage culturel mais il avouait que « le choix, voire la création par Sophocle de ce **sujet terrifiant**, était toujours resté énigmatique » ... pour lui. Visiblement, il ne l'avait pas oublié. Il resurgit là fort à propos, et lui donne l'appui approprié pour traiter et son rêve (nourri sans doute de cette réminiscence), et la controverse sur le père. Il va repérer les bases qui fondent le rôle prépondérant que celui-ci a (doit avoir) dans la famille : il est celui dont la place privilégiée auprès de la mère interdit à l'enfant l'accès sexuel à celle-ci ; et de ce fait, il a autorité sur les deux : en fonction de quoi il (le père) se trouve en butte aux désirs meurtriers de l'enfant. Cette disposition psychique, organisant pulsions meurtrières ou incestueuses et refoulement de celles-ci, forme le « complexe d'Œdipe », autour duquel Freud établit la théorie de l'appareil psychique et de l'inconscient.

C'est donc d'un bord particulier, à partir de l'expression inattendue d'un rêve, qu'il entre dans cette tragédie. La démarche est à l'inverse de celle d'une analyse mythique, comme nous allons le voir plus loin. Pour Freud, c'est l'organisation psychique qui est cause de l'écriture tragique : « l'effet bouleversant de la représentation poétique, et l'essence même de la « tragédie du destin », tout cela **s'expliquait en acceptant de reconnaître qu'une loi du devenir psychique avait été saisie** dans toute sa signification par l'auteur de la tragédie ... La fatalité et l'oracle **n'étaient que** les matérialisations de la nécessité (pulsionnelle, inconsciente) intérieure : que le héros ait commis le péché sans le savoir et sans l'avoir

voulu, cela se comprenait comme l'expression juste de la nature inconsciente de ses tendances criminelles ... Selon Freud, la contrainte de l'oracle rend le héros innocent, car elle est la reconnaissance de la nature inéluctable du désir inconscient *qui a condamné tous les fils à traverser et à surmonter le complexe d'Œdipe*. Se dire cela c'était désamorcer « le sujet terrifiant », comme on démasque un monstre de papier. C'était se rassurer, le **ne ... que** en est le signifiant. Et rassurer ses patients : les fantasmes, les rêves étaient légitimes ; les analyser était une façon de les intégrer dans la conscience de soi. C'était aussi faire tomber les critiques de la société toute entière, qui accueillait ses découvertes avec une certaine hostilité.

Tout ce mécanisme inconscient que Freud découvre et qu'il pense être la cause de la Tragédie se révélera plus tard concerner bien d'autres désirs, eux aussi refoulés. Cette invention freudienne se développera donc bien au-delà du seul complexe d'Œdipe, né de cette époque et d'une mise en question, plus virulente qu'avant, de l'autorité patriarcale – comme si Freud avait tenté une réhabilitation, un soutien de celle-ci ?

N'était-ce pas aussi une façon de clore le questionnement que l'analyse mythique pouvait lever ? Ramener la tragédie de Sophocle à la figure d'un « complexe psychologique » pouvait avoir cet effet-là. « La légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité ; il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel ». La catharsis serait alors non pas seulement dans cette épouvante ni dans la pitié ressentie pour le héros pris dans des forces qui le dépassent, mais dans la possibilité poétique de représenter ces faits, et le soulagement de les voir ainsi objectivés. On trouve dans la tragédie elle-même la constatation par Jocaste que ce type de rêve existe chez tous les hommes ... et qu'il n'y a pas lieu de s'en inquiéter (de culpabiliser).

Freud n'analyse pas la tragédie ; il entend la résonance que certains désirs inconscients surgis dans ses rêves et ceux de contemporains, entretiennent avec le destin du héros tragique. C'est une interprétation « à l'envers » - ce qui ne veut pas dire injustifiée – et ce que sa lecture lit dans la tragédie c'est l'existence de l'inconscient (le destin, l'oracle, l'ignorance de la faute commise). Le destin c'est depuis toujours en Grèce le nom de la force imprévisible qui échappe à la sagacité des humains. Elle était jusqu'alors assez généralement imputée à l'intervention arbitraire d'un ou de dieux. Ici, elle est ramenée à l'inéluctable de désirs inconscients *qui condamnent tous les fils à traverser et à surmonter le complexe d'Œdipe*. La volonté du sujet est rendue inopérante par « cette condamnation à désirer » : il est bien le jouet de forces qui le dépassent, mais elles sont intérieures désormais ... C'est là la véritable révolution de Freud. Elle met l'accent sur la responsabilité de l'individu désormais au centre de son histoire, tout en le déclarant non coupable de ses pulsions et désirs inconscients ; s'il n'est ainsi pas « maître dans sa maison », il n'en reste pas moins qu'il ne peut s'autoriser à les traduire en acte sans en socialiser l'expression. En revanche, la tragédie lui permet de prendre connaissance de leur « sauvagerie » et de mesurer la force de leur refoulement », elle lui donne de les vivre, d'en jouir l'espace d'un instant, par héros interposé ... puis de ressentir le deuil d'avoir à les abandonner à nouveau au refoulement.

II. Un commentaire de l'Œdipe mythique, tel que je lis celui-ci dans la tragédie de Sophocle

Si maintenant, oubliant Freud, j'écoute la tragédie, qu'est-ce que, de ma fenêtre de citoyenne de notre époque, engagée dans le champ psychanalytique, j'entends ?

Comme tout spectateur ou commentateur, ma lecture est forcément subjective et dépendante de l'émotion que lèvent en moi les situations représentées. Et cette subjectivité est traversée, impactée par les données culturelles, sociales etc ... de l'époque. Elle en reflètera donc les sensibilités, les ouvertures et les impasses.

Ce qui constitue une difficulté majeure pour les/des psychanalystes d'aujourd'hui et qui caractérise l'époque est, cette fois, un véritable changement de paradigme quant à l'autorité. Le « déclin » du Père patriarcal, qui exerçait celle-ci au sein des familles par délégation du Roi, de Dieu et constituait de ce fait un pilier de la société s'est encore accentué depuis ce XIXème siècle, au point de mettre partout l'autorité instituée et représentée par un seul en péril (président, prof, parent etc...). La revendication d'autonomie, les libertés acquises y ont pour revers la difficulté à organiser collectivement les choses, allant parfois jusqu'au désordre ; la violence, le conflit généralisé dans notre société en seraient une conséquence. *Impliquée dans ce débat, la lecture que je fais de la tragédie de Sophocle, ne peut qu'être influencée par cet état de choses.**

* Pour faciliter la lecture : les interprétations/commentaires de l'auteur sont en italiques cf phrase ci-dessus tandis que sa présentation des séquences de la tragédie reste en écriture droite; les citations du texte de la tragédie sont ouvertes par : – « et fermées par : » ; les mots en **gras** sont du choix de l'auteur

Je vais donc vous présenter cette lecture en faisant ressortir les passages qui, pour moi, dessinent peu à peu le sens de cette tragédie. S'entremêleront donc ici des passages du texte lui-même, mes réactions et interprétations, et les résonances plus spécifiquement liées à mon option psychanalytique et issues de la clinique.

A la lecture du texte d'Œdipe-tyran, comme à l'écoute, la première chose qui me frappe c'est justement ce désordre, cette horreur qui a saisi la ville de Thèbes, ravagée par la peste, et qui modifie le rapport des habitants entre eux ; des gens meurent, s'enfuient, se lamentent, se méfient les uns des autres, ne s'entraident plus, se battent pour le pain, n'enterrent même plus les morts, susceptibles d'être contagieux.

Une malédiction indéfinie semble planer ... *le lecteur est d'emblée ouvert à l'écoute du texte par l'ignorance de ce qu'elle est et l'attente de l'identifier.*

Pour échapper au désordre et à la malédiction, la foule fait appel à son roi, pas un dieu dit-elle, mais « le premier d'entre nous », et elle rappelle qu'il les a déjà sauvés de l'« horrible Chanteuse », la Sphinx, qui réclamait périodiquement son lot de jeunes hommes à dévorer.

Désir, espoir et doute du peuple : ce roi sera-t-il à la hauteur de la tâche ? Cette question alerte d'emblée le commentateur/trice d'aujourd'hui, citoyen.ne d'une société où l'autorité ne va plus de soi, où il ne suffit plus d'occuper la place de chef pour être suivi...

Œdipe, en position de héros élevé au rang et à la fonction de roi, paraît en avoir la capacité. Sensible à leurs mots, compatissant, il écoute ses sujets, calme leur affolement, promet, s'engage ... a déjà prévu d'envoyer quelqu'un vers l'oracle d'Apollon (celui de Delphes) pour l'aider à agir. *(La référence à un tiers, l'appel à la parole du dieu est ici rassurante pour le spectateur)* ; du coup c'est sa grandeur tranquille qu'on perçoit et qui, face au désarroi des autres et à la crise, lui gagne la sympathie des auditeurs, qui donc s'identifient à lui.

L'oracle a parlé : la cause de tout c'est une **souillure** qu'il faut effacer, un meurtre, commis il y a plusieurs années, qui doit être éclairci et vengé. Le « bon » roi Œdipe va donc agir :

- « Qui est le mort ?

- Laïos, qui gouvernait ici avant toi.

- On me l'a dit ... »

L'apparente indifférence à ce meurtre de la part de celui qui en tire profit crée une certaine surprise ... mais aussitôt Œdipe annonce clairement la sentence qui attend le coupable : le dieu nous enjoint de chasser les coupables, ou de les faire payer sang pour sang. L'univers est balisé par des lois, par la justice circulaire, les bons et les méchants semblent clairement identifiés, l'espoir revient que nous sommes dans un monde ordonné, et que tout devrait s'arranger !

L'enquête se poursuit :

- « Y avait-il un témoin ?

- Un seul qui disait que Laïos était tombé sous l'assaut d'une troupe et non sous le bras d'un homme. »

Œdipe à ces mots est pris d'un soupçon : s'ils étaient plusieurs, cela ne peut être qu'un coup monté ici et payé à prix d'or ?

C'est ce que tous ont pensé ... dit le Coryphée, mais n'ont pu réfléchir, trop perturbés par leur terreur de la Sphinx aux chants perfides.

Seconde évocation de ce monstre féminin, plutôt maléfique, qui intrigue car elle semble comme décalée par rapport au déroulement de l'histoire. N'est-elle là que pour signaler la grande intelligence divinatoire du roi ?...Est-elle là pour prolonger l'impression d'une malédiction qui plane ... La question reste ouverte, elle reviendra nous inquiéter à chaque nouvelle évocation du monstre.

Le héros fort de sa victoire sur la Sphinx et poussé par l'admiration de ses enfants s'engage :

- « C'est pour moi, que je veux chasser cette souillure ... L'assassin peut vouloir un jour me frapper d'un coup tout pareil ... Lorsque je défends Laïos, c'est moi-même que je sers ».

Par petites touches d'une grande finesse, Sophocle fragilise le héros. Ici on s'étonne de cette inflexion vers lui-même d'un souci qui est d'ordre général ... Il lance résolument l'enquête, appelle à témoins, dit qu'il luttera pour trouver l'assassin de Laïos comme s'il s'agissait de son propre père et en même temps il relance l'anathème sur le coupable et sa descendance.

Jusqu'ici, Œdipe peut sembler être un modèle de prince, digne de régner sur une ville. Lisant le mythe d'Œdipe et écrivant sa tragédie, Sophocle avait-il (déjà) le même sentiment que nous aujourd'hui d'une question cruciale, voire une difficulté pour la démocratie à trouver un dirigeant reconnu par les citoyens ?

La question ne fait qu'effleurer le spectateur/lecteur, qui préfère pour l'instant adopter ce roi modèle, croire à ses capacités de chef, et s'emballer avec lui à la recherche de la vérité ...

Mais voilà le devin. Et avec lui explose un conflit de prestance – Œdipe, frustré, blessé par cette autorité qui vient concurrencer la sienne devant son peuple, se met violemment en colère. Cette susceptibilité révèle une faiblesse, un côté négatif de sa personne, un côté méfiant soupçonneux – on dirait aujourd'hui complotiste : il accuse le devin d'avoir tramé, voire commis le crime.

Le spectateur est troublé ; le piédestal sur lequel il a hissé son héros vacille ... le voilà aussi « humain » que lui, finalement. Il aurait même commis une faute énorme.

Le devin, choqué de sa réaction, sort de sa réserve et le désigne comme étant lui-même ce criminel qu'il cherche.

Mais dans ce contexte de conflit entre les deux hommes, où chacun semble renvoyer à l'autre ses propres insultes, Œdipe tient cette accusation pour rien. Et attaque de plus belle. Tirésias, fort de sa qualité de devin, assure dire le vrai. Œdipe le raille, et le nargue : répète ! Tirésias redit l'accusation de meurtre puis y ajoute l'inceste, malgré les menaces d'un Œdipe hors de lui : loin d'accepter ces dires, Œdipe envenime le conflit, ses menaces et de nouveau tente d'échapper à la vérité par l'affirmation d'un complot Tirésias/ Créon pour s'octroyer à ses dépens pouvoir et richesses.

Tirésias reste imperturbable.

La différence de position entre les deux hommes est frappante : Tirésias ne s'emporte pas : il est assuré de sa place, il appartient à Loxias ; il n'est pas sujet d'un roi, mais de la vérité. En regard de cela, nous sentons que la place d'Œdipe est fragile, voire qu'elle est usurpée ; nous savons déjà par Tirésias qu'il occupe celle de son père ... jusque dans le lit de sa mère/femme. Sa position comme roi paraît de plus en plus inquiétante et l'angoisse nous prend. Nous souffrons de voir comme il se débat pour échapper au couperet de la vérité alors même que son désir de la découvrir est devenu impérieux ... où on peut reconnaître cette « passion de l'ignorance » qui nous agite dès lors que nous nous interrogeons sur nous-mêmes.

Œdipe fait feu de tout bois : n'est-il pas lui-même meilleur devin que Tirésias, se défend-il, rappelant une nouvelle fois son triomphe sur la Sphinx, pour lui clore le bec, à lui qui n'avait pas su résoudre l'énigme.

Effrayé par le déchaînement d'Œdipe, le Coryphée cherche une autorité qui puisse le transcender ; ce sera celle de la raison : il tente de le ramener à sa mission, trouver le coupable.

Ramener les belligérants à leur mission les oblige à sortir de leur duel ; cette position de tiers est connue pour faire loi quand le représentant de l'autorité défaille, ou comme ici entre deux parties opposées en un conflit en miroir.

Tu règnes ; moi je parle, continue Tirésias, tranquillement planté dans sa certitude d'être à sa place, et de plein droit. Et il parle. Aux vérités qu'il a déjà dites, il remet sous les yeux d'Œdipe tout ce qu'il ne sait pas : avec qui il vit, de quels parents il est né ... et prophétise que la malédiction d'un père et d'une mère va le chasser loin d'ici, qu'il ne verra bientôt plus que la nuit etc ... Mais va, vide ta colère, semble-t-il lui dire.

Œdipe, décidément hors de lui, s'accroche à son incrédulité et à sa colère pour juguler l'angoisse, sauver son rôle d'autorité : il met tous ces dires du devin au compte de pures sottises.

Pour tout spectateur, cette tentative désespérée de garder son pouvoir, alors même qu'il est en train de le saper par son comportement, entraîne des sentiments contradictoires de pitié pour sa souffrance, et de condamnation, de rancune pour cet évitement, pour ce désir d'échapper au sort commun.

Alors Tirésias frappe un dernier coup : tu me prends pour un sot ... mais j'étais sage aux yeux de tes parents. Œdipe est touché :

- « Qui sont mes parents ? »

Touché là où précisément il se sait manquant, parce qu'ignorant cela, son origine même : sa colère est suspendue, son animosité le dispute à sa curiosité.

Toucher ainsi la faille, ignorée par lui-même, d'un sujet qui se veut tout-puissant a pour effet immédiat de le ramener à une dimension juste humaine. Œdipe est brutalement marqué d'un trou, une énigme dont il ne peut triompher seul cette fois !

- « C'est ton succès qui justement te perd »

ajoute Tirésias mettant ainsi en mots pour Œdipe ce qu'il a compris de lui : sa passion c'est l'hubris, la démesure ! Et il réitère sa sinistre prophétie quant à son avenir.

Mutique, Œdipe rentre au palais. Comment va-t-il réagir à ce choc ?

Le spectateur attend, inquiet ; il pressent qu'un rapport existe entre cette démesure et le malheur qui fond sur lui. Il tremble au fond de lui-même, évidemment concerné par la question.

Le chœur profite d'ailleurs de l'intermède pour enfoncer le clou : il désigne clairement la « faute » d'Œdipe, qui est de ne pas écouter les oracles :

- « Elle vient de luire, éclatante la parole ... »

Elle veut que chacun se jette sur la piste du coupable incertain.

Déjà il va errant par la forêt sauvage, à travers grottes et rochers, tout comme un taureau. Solitaire et misérable dans sa fuite misérable, **il tâche d'échapper aux oracles sortis du centre de la terre. Mais eux sont toujours là, volant autour de lui !** »

Malgré ce couplet inspiré, ce Chœur/la foule/les spectateurs attendent d'autres preuves pour croire Œdipe coupable de la double infamie du parricide et de l'inceste.

*Par-là, Sophocle ne veut-il pas nous montrer comment nous nous trompons, à vouloir condamner quelqu'un sur des apparences ? **Le vrai crime d'Œdipe** serait d'avoir méprisé la Parole « sortie du centre de la terre » (donc la loi fondamentale des humains), et non le meurtre et l'inceste qui en ont résulté.*

Cependant, tous veulent encore lui garder foi ... eu égard à son triomphe sur la Sphinx.

Encore ce retour de Sophocle sur cette histoire vieille de dix ans ! cela ne laisse pas d'étonner, d'agacer peut-être, parce que ce triomphe ne semble plus rien à voir avec ce qui se découvre.

Œdipe revient du palais ... mais voyant Créon là, son démon complotiste le reprend, et il décharge sur son beau-frère, ce frère de sa femme, toute la haine dont il était chargé à son insu.

Haine de quoi ? De qui ? Haine insue de soi-même pour ne pas savoir ; ne pas avoir compris,

s' «être fait avoir » par la loi du manque ; nous savons tous combien la haine générée par nos propres insuffisances peut générer de conflits adressés à l'aveuglette à qui est à portée de main !

Mais ... voilà Jocaste. *La grande oubliée des commentateurs !*

Elle s'interpose ; comme tous – citoyens de Thèbes, et spectateurs – elle constate qu'Œdipe a perdu tout sang-froid ; tous ressentent avec lui l'horreur d'être pris dans un piège qu'il a lui-même ourdi sans s'en rendre compte ; pour l'aider et le ramener à la raison – et c'est la seconde fois – le Chœur, les suppliants présents, lui rappellent la souffrance de son peuple, plus importante que de s'apitoyer sur soi. Leurs supplications le touchent – *est-ce son rôle de roi ou est-il personnellement sensible à leur malheur ?* -, il accepte de suivre leur conseil, *« dusse-t-il en périr ou être chassé de Thèbes »* comme s'il savait, sans le savoir déjà, que là sera son sort ... mais il annonce garder sa haine pour Créon, et son interprétation complotiste ...

Sophocle relance l'action. Il veut nous faire connaître Jocaste. *Une femme qui croit, et nous fait croire, dans un premier temps, à sa sagesse, à ses capacités de médiation, de compréhension ; une femme sûre d'elle, qui ne croit ni aux prophéties*

- « le devin n'a pas plus que tout autre l'art de prédire »
ni aux oracles

- « Apollon lui-même n'a pu faire que son oracle se réalisât »

Mais très vite elle nous trouble : ment-elle ? Croit-elle elle-même à ce qu'elle affirme, quand elle déploie ses raisonnements ? Ou bien, sachant ce qu'elle sait – tout sans doute ! – espère-t-elle pouvoir détourner les autres de le découvrir ? Pour que tout reste tel quel, et qu'elle garde puissance et couronne ... au prix du malheur de Thèbes ? A son insu, dans sa démonstration, fort bien construite, elle laisse échapper un détail ... que le commentateur remarque : c'est l'acte manqué qui la perdra, et qu'Œdipe, qui semble avoir retrouvé ses propres capacités de deviner, relève lui aussi :

- « tu as bien dit que Laïos avait été tué à la croisée de deux chemins ? »

A ce moment Œdipe a probablement compris qu'il est le coupable du meurtre de Laïos ; il ne cherchera plus que des confirmations, qui lui sont apportées à chaque nouveau détail demandé.

Jocaste s'inquiète de cette démarche, sa capacité à manœuvrer les choses lui échappe.

Œdipe a pris les rênes de l'enquête. Œdipe veut le témoin.

- « Pourquoi ? »

tente-t-elle de s'opposer encore.

Alors, avec une confiance assez touchante – *faisant preuve d'un rapport de couple qui semble très humain, aimant, et auquel tout un chacun peut s'identifier* – il raconte à sa femme tout ce qu'il connaît de son histoire de fils de Polybe et Mérope ; il n'omet pas cet incident où il fut appelé « enfant supposé » de ces parents-là. Il raconte son inquiétude alors. Le démenti indigné de sa mère Mérope. Sa démarche, quand même, pour savoir, auprès de l'oracle – c'est donc le 3ème oracle de l'Apollon de Delphes - ... qui ne répond pas à sa question sur son origine, mais répète le premier oracle :

- « il entrerait au lit de sa mère, ferait voir au monde une race monstrueuse, il serait

l'assassin du père dont il est né. »

Affolé, et/ou plein de colère il s'enfuit.

Le commentateur ici note ce passage à l'acte, bien dans l'impulsivité repérée d'Œdipe, et qui va le priver de la seule occasion qu'il aurait eue de sortir honorablement de cette situation scabreuse. S'il avait pris le temps d'en référer à quelque autorité que ce soit, s'il avait osé affronter ces parents, blesser par son insistance cette mère qui l'aimait, s'il avait accepté ... mais avec des si on refait le monde, et ces comportements-là ne pouvaient pas être les siens à ce moment-là.

Il s'enfuit donc tout bouillant de terreur et de colère, décidé à échapper à l'oracle ... et tombe sur Laïos et son attelage qui lui barrent le passage et

- « pris de colère, il frappe le conducteur ; mais le vieux lui assène un coup de fouet en pleine tête, et le paye de sa vie. »

Pour effacer les derniers doutes, et que l'enquête qu'il mène soit irréfutable – ça, c'est son intelligence qui le veut, celle avec laquelle il a triomphé de la Sphinx, celle sur laquelle il a assis sa grandeur et qui ne lui a pas fait défaut jusqu'ici -, il reste encore un détail à examiner : la supposition que ce n'était pas un homme seul, mais des brigands en troupe qui ont commis ce crime. Malgré les tentatives de Jocaste pour enrayer la machine infernale de la vérité qui semble ne plus pouvoir s'arrêter, Œdipe est décidé à aller jusqu'au bout ...

Le passage suivant est une suite de péripéties passionnantes orfévées par la finesse du poète pour tenir le spectateur en haleine. Le jeu se poursuit entre Jocaste qui essaie d'arrêter la marche inéluctable de la vérité et Œdipe qui, au contraire la pousse ... jusqu'aux ultimes preuves.

Sophocle place au milieu de ce long passage une nouvelle et très belle ode aux lois

- « qui commandent la pureté des mots et des actes et qui siègent dans les hauteurs ... jamais l'oubli ne les endormira : un dieu puissant est en elles, un dieu qui ne vieillit pas ... la démesure enfante le tyran, gavée de son intérêt, montée au plus haut, sur la faite, elle « s'abîme dans un précipice fatal »

Le rebond suivant, l'épisode du Corinthien, calme une partie des craintes : le père supposé d'Œdipe, Polybe, est mort de sa vieillesse.

- « Mais ne dois-je pas craindre la couche de ma mère ? »

A cette inquiétude d'Œdipe, Jocaste oppose l'insouciance :

- « et qu'aurait donc à craindre un mortel jouet du destin, qui ne peut rien prévoir de sûr ; vivre au hasard, comme on peut, c'est de beaucoup le mieux encore. »

Et là, ces vers fameux :

- « Ne redoute pas l'hymen d'une mère : bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé le lit maternel. Celui qui attache le moins d'importance à pareilles choses est aussi celui qui supporte le plus aisément la vie. »

La question nous revient : Que sait-elle de l'affaire ? Si elle ne savait rien avant, que ne saute-t-elle d'horreur en commençant à comprendre ? Ou alors ... si elle savait ... si elle avait deviné tout de suite, à l'arrivée du triomphant Œdipe – ce nom sûrement révélateur pour elle, joint à

cette allure dont elle dit elle-même qu'il ressemble à ... Laïos !! – ne serait-ce pas alors le comble de l'horreur, comme le chante le Chœur ?

Qui est-elle ? Que cherche-t-elle ? Est-elle victime innocente ou puissance maléfique ? Le lecteur hésite, s'engage pour ou contre elle suivant qu'elle le touche ou lui fait horreur ... Une psychanalyste ici ne peut que penser que le ressenti de chaque spectateur devant l'ambiguïté de Jocaste renvoie à la façon dont lui-même se situe en son for intérieur, par rapport à sa mère, à la femme et à la puissance du féminin ... Sophocle a le génie de maintenir l'ambiguïté jusqu'au bout.

Sophocle laisse la question ouverte ... Et l'histoire se poursuit, révélant enfin à Œdipe sa vraie naissance, et ses pieds percés, qui lui ont valu son nom (pieds enflés) :

- « Dieux ! Quelle étrange honte autour de mon berceau !

Qui avait voulu cela ? Mon père ? Ma mère ? »

Nouvelle esquivé ménagée par le poète ... Un autre le sait, à qui fut confié l'enfant nouveau-né, un berger ... et ce serait le même que celui qui fut témoin de l'assassinat de Laïos et qu'Œdipe a demandé à voir.

Cette fois Jocaste panique ; et notre question revient, penchant vers « elle savait » ... ou bien elle vient de découvrir, plus fine et rapide qu'Œdipe, le dénouement ? Son insistance à décourager Œdipe d'aller plus loin le trouble et fait monter sa colère contre elle, attisant sa détermination :

- « Je veux savoir le vrai ! »

Et il la rejette violemment.

Le spectateur hésite entre l'effroi et la peine. Jocaste a tout perdu ; *mais est-il possible qu'elle ait ainsi tout manipulé pour garder cet Œdipe que le sort (ou Apollon) avait fait tomber chez elle ? ; l'avait-elle reconnu ? ; et dans ce cas, la sauvagerie d'une mère peut-elle aller jusqu'à ce point ? Quoiqu'il en soit, elle perd là tout ce qu'elle croyait avoir gagné par son pouvoir royal – lui octroyer le trône, le mettre dans son lit -, autant que par sa ruse, et ses dissimulations.*

La didascalie commente : « elle rentre, éperdue, dans le palais » Le coryphée s'en inquiète, mais... pas Œdipe, qui a mal compris son départ, et ne s'en soucie guère ; l'essentiel pour lui est de savoir, et le dénouement est proche ... le précieux témoin, le serviteur-berger vient d'arriver. Il essaie, avec un désespoir visible, de couvrir ses anciens maîtres, Laïos et Jocaste (qui lui avaient sûrement fait jurer le silence). Malgré la cruauté de ce qu'il pressent, Œdipe insiste encore :

- « je l'entendrai ! »

Et le couperet de la vérité tombe : c'était bien lui, ce fils rejeté de Laïos. Il boira cette fois la coupe jusqu'à la lie :

- « C'est elle qui t'avait remis l'enfant ?

– C'est elle, seigneur

– et dans quelle intention ?

– Pour que je le tue

- Une mère ! ... La pauvre femme ! (*Sophocle distingue bien les deux statuts*)

- Elle avait peur d'un oracle des dieux »

Et tous constatent alors que, malgré les efforts sincères d'Œdipe pour le contourner, ce premier oracle d'Apollon est bel et bien accompli.

La défaite d'Œdipe est totale, sa chute vertigineuse. Il pousse un cri, terrible, déchirant, qui transperce le cœur et l'âme des spectateurs, et demeurera dans leur souvenir. Il vient de comprendre qu'il s'est trompé, *ou a été trompé par cette femme, Jocaste, une femme, sa mère et son épouse.*

C'est le messager du palais qui nous avertit. Dans son préambule on entend :

- « Ni le fleuve Ister, ni le Phasos ne seraient capables, je crois, de laver les souillures que cache ce palais, et dont il va bientôt révéler une part, **souillures voulues, non involontaires** ; mais parmi les malheurs, les plus affligeants ne sont-ils pas ceux **qui sont nés d'un libre choix ?** »

Or la seule qui a choisi, dans toute cette histoire, c'est elle, Jocaste. Et cette part d'elle, cette part secrète qui recèle sa puissance, renvoie à la part sauvage de la Sphinx, celle qu'Œdipe cuirassé de sa puissance intellectuelle, n'a pas affrontée, ni chez le monstre ni chez elle.

C'est elle, qui a décidé au minimum avec Laïos - est-ce même sûr ! Déjà là elle pouvait vouloir protéger sa position royale -, d'exposer l'enfant ; elle qui lui a entravé les pieds avant de le porter au Cithéron, elle qui l'a donné à son serviteur « pour qu'il le tue », elle encore qui a ordonné à celui-ci de garder le silence. Ajoutons même, lorsque, témoin de l'assassinat de Laïos, ce serviteur voit ce même assassin s'asseoir sur le trône de celui qu'il a tué et en posséder le lit, il demande à qui ? à Jocaste, de le laisser quitter le palais ... elle lui donne une somme d'argent, dont on pouvait penser quand elle en fait mention que c'était générosité de princesse, ou reconnaissance de maître, mais qui semble maintenant bien plus près d'une subversion pour un nouveau silence ...

Est-ce trop la noircir ?

Sophocle a lu, vu, entendu l'Orestie d'Eschyle, qui était alors une des pièces favorites des Athéniens ... A-t-il pu trouver que la puissance et les crimes de Clytemnestre y étaient trop clairement visibles ? A-t-il voulu montrer que la puissance des femmes pouvait s'exercer de manière plus perverse, plus souterraine, mais pas moins active pour autant ? Ou que trop grande clarté ne permettait pas aux spectateurs de pressentir le matricide, d'être terrifiés par son imminence, d'en vivre les émotions contradictoires, en tremblant de le voir réalisé ?

Quoiqu'il en soit, Sophocle préfère le suggérer.

Un cri d'horreur jaillit de la gorge d'Œdipe. Quel qu'effort qu'il ait pu faire il n'a pas échappé à l'oracle de Phoïbos. Il vient de le comprendre, il est bien « fils de qui il ne fallait pas, couchant avec qui il ne fallait pas, tuant qui il n'aurait pas dû ». Mais plus encore, il vient de comprendre le rôle de Jocaste, et comment il a été joué par elle. Fou, le voilà comme fou Jocaste s'est déjà retirée de la scène. Elle a compris qu'il allait savoir, et que tout était perdu pour elle.

Le Messager du Palais raconte la suite

- vers 1249 ... « (Jocaste) gémit sur le lit où infortunée, deux fois

elle enfanta un mari d'un mari et des enfants d'enfants.
Après cela *je ne sais pas comment elle meurt*
car en hurlant Œdipe *s'est précipité*
et nous empêche d'assister à sa fin horrible
C'est lui que nous regardons tourner en tous sens.
Il va et vient, il nous *demande une épée*
et où il pourrait trouver sa femme qui n'est pas sa femme
le champ deux fois maternel pour lui et ses enfants.
Un dieu alors le renseigne dans son délire
mais certes aucun de nous qui étions là.
Avec un hurlement terrible, comme si quelqu'un le guidait
il s'élançe contre la double porte, fait
sauter les gonds, et se rue dans la chambre.

Là...

Qui ne s'attend à ce qu'Œdipe emporté par sa douleur et sa souffrance, ne plonge son épée dans le sein de cette femme, de cette mère qui l'a trahi ? Qui l'a trahi pour autant qu'elle s'est crue toute-puissante, capable de tourner les oracles des dieux, en vouant son fils nouveau-né à une mort dont elle était certaine. Mais Sophocle esquive cette fin meurtrière qu'il a suggérée pourtant par la violence furieuse d'Œdipe.

... nous apercevons la femme pendue

*Jocaste est morte mais Œdipe n'y est pour rien ! Clin d'œil au spectateur, auquel Sophocle laisse la responsabilité d'**avoir failli** penser au meurtre, et la possibilité d'y échapper.*

Notre compassion envers Œdipe est totale, il a été le jouet de forces obscures autant extérieures à lui qu'intérieures ; il a été aveugle à la perversité d'une femme éprise de sa puissance et des avantages du pouvoir, méprisant les lois et les oracles, et peu encline à tenir compte du malheur des autres, de son peuple, et du sort d'Œdipe. Mais tout de même, se demande le spectateur pressé d'échapper à l'angoisse, n'aurait-il pas pu ... ? N'a-t-il pas eu plusieurs occasions de faire autrement que de foncer tout droit, comme un taureau ? Fort de son triomphe intellectuel sur la seule énigme posée par la Sphinx, il s'est cru grand, invincible à l'abri de tout.

Nous comprenons alors l'insistance discrète de Sophocle à rappeler à plusieurs reprises au long de la pièce cette victoire sur la Sphinx, dont se glorifie Œdipe, et pour laquelle le peuple l'admire.

Cette confrontation avec le côté monstrueux du féminin le plus archaïque est admise par tous comme nécessaire à tout adolescent qui veut s'arracher aux sirènes de l'enfance et devenir adulte (ici, homme). Mais la victoire d'Œdipe n'est pas totale, une part du monstre lui échappe : la Sphinx n'est vaincue que par un pur raisonnement intellectuel ; cela ne résout que l'énigme par laquelle elle défiait les jeunes hommes, pour les humilier devant leur infériorité et leur sottise, avant de les dévorer.

La victoire d'Œdipe c'est d'affirmer « l'homme » et son intellect comme surpassant le monde archaïque et terrifiant de la Sphinx. S'il a triomphé de sa tête, cette autre part d'elle, corps de lion et vierge ailée aux pattes griffues, lieu de forces obscures sauvages et pulsionnelles,

renvoyant aux mystères de l'origine de la vie et de la mort reste hors de sa portée. Elle lui échappe en se suicidant. Jung, selon Jean Joseph Goux, « a cherché du côté de la mère, la mère sombre, enveloppante, étouffante, celle qui attache et fascine le fils/fille, le retient en arrière, l'incarcère dans les enroulements sans nombre de son attachement reptilien, la signification de cet être dangereux ». Mais est-ce suffisant ? Est-elle femme ou mère ?

Ainsi de Jocaste, Œdipe vient de comprendre qu'il a été le jouet de son appétit de pouvoir, de sa puissance et de la façon perverse dont elle a agi – dès sa naissance à lui et jusqu'à le mettre dans son lit – pour garder ce pouvoir. Comme la Sphinx, elle se serait suicidée. Aveugle avant de se crever les yeux, Œdipe n'a pas pu accomplir le matricide, dans une confrontation tragique avec cette part de sauvagerie qu'on dira ici et pour l'instant, du féminin maternel. Œdipe a manqué le combat corps à corps, pied à pied avec elle, qui lui aurait permis de se dé-fasciner d'elle, de s'arracher à son pouvoir, de lui crier son fait, qu'il l'avait enfin démasquée ! Il a manqué du courage de la priver de jouir de lui, et de se priver lui de cet aveuglement délicieux ; cette fois encore, il a manqué ce pas initiatique, qui lui aurait permis d'accéder à un plein accomplissement.

Voilà qui interroge les spectateurs grecs, familiers des pièces proposées aux concours de théâtre ; ils ont tous vu jouer l'Orestie d'Eschyle, et donc le meurtre de Clytemnestre. Ils ne risquent pas d'être effondrés par une nouvelle représentation de cet acte. Que veut donc nous dire Sophocle, 50 ans après Eschyle, avec ce double ratage de l'épreuve initiatique, par Œdipe ?

Si on compare les deux destins, on constate que Oreste, pour venger l'honneur de son père, a affronté sa mère en une explication violente puis l'a tuée ; qu'après cela il est la proie des déesses de la vengeance, les terribles Erinyes et traverse une crise violente ; qu'ensuite, il effectue un long voyage de purification ; et que, seulement après cela, il hérite régulièrement du trône de son père, et épouse une femme qui n'est pas sa mère. Il n'a pas manqué l'épreuve initiatique, pour la réalisation de laquelle il a eu besoin des autres : il s'est appuyé sur sa sœur, sur son confident, sur Apollon et il avait l'aval de la tradition, des Anciens et de la justice de son époque.

Oreste nous montre que c'est celui qui affronte le monstre féminin-maternel en un combat total, qui obtient le statut d'homme (= le droit de régner) et peut épouser une femme qui n'est pas sa mère (= atteint la maturité sexuelle).

L'Œdipe de Sophocle a manqué l'épreuve ... pourquoi, que veut dire Sophocle ?

Il me semble que tant la résolution de l'énigme de la Sphinx que la menée de l'enquête montrent un Œdipe qui se fie sans réserve à l'efficacité de son intellect, pour asseoir sa puissance et à sa malignité de jeune homme pour déjouer le destin prévu par les dieux et annoncé par les oracles. Cette victoire toute intellectuelle l'a convaincu de toute-puissance ; et qu'il n'a besoin de personne pour mener les combats de son existence, le mettre en garde sur ses points aveugles, le conseiller ; dès lors il ne conçoit pas qu'il puisse être le jouet d'autres forces qu'il ne déjouerait pas, qu'elles soient d'ordre divin ou humain, ni qu'il soit aveugle à la part obscure de lui-même – part existante chez tout humain – à savoir son attachement au monde archaïque pulsionnel, ce fond insu d'où jaillissent son orgueil, ses émotions, ses pulsions, ses emportements, et que figure la part invaincue de la Sphinx.

*Sophocle prend bien soin de semer dans son texte des moments où le spectateur remarque cet aveuglement d'Œdipe, et où il se dit qu'il aurait pu savoir la vérité de son être, s'il avait réfléchi **autrement** à ce qui arrivait, c'est-à-dire **en admettant qu'il ne savait pas tout, en tenant compte des conseils et en se méfiant de ses propres passions**. Il n'a pas cherché à savoir pourquoi son prédécesseur était mort assassiné : « on me l'a dit ... », il ne s'est pas interrogé sur la personne de Jocaste (son âge ?), il n'a pas enquêté sur l'allégation d'enfant supposé ; ayant entendu l'oracle qui le visait, il n'a pas cherché à en trouver la raison : tuer son père et épouser sa mère, infâmie suprême, devait punir son père Laïos, qui avait offensé Apollon, et pas lui ... etc. En fait, tout en voulant savoir, il n'en voulait rien savoir de tout ça ... C'est cette « passion de l'ignorance » masquée par un furieux désir de savoir, qui constitue le plus grand obstacle pour un humain à se « connaître soi-même », et la plus grande résistance à l'analyse (parfois avec la complicité involontaire de l'analysé de l'analyste).*

C'est donc ce parti pris que l'intelligence prime sur tout et suffit à triompher de tout, conviction qu'il refuse de voir entamée par quoi et qui que ce soit, et dont il tire sa « grandeur », qui le perd. Cette confrontation au monstre qu'il n'aura pu faire, au moment où il le comprend, il la réalise de façon sanglante sur lui-même en se crevant les yeux. Mais cet auto-sacrifice d'une part précieuse de lui-même, vaudra-t-il pour l'épreuve initiatique nécessaire ou bien Œdipe restera-t-il tel un non initié, un fils éternellement, proie des enroulements de leur mutuel attachement au dangereux monstre reptilien ?

*Il semble que la suite immédiate réponde par l'affirmative : il **s'applique** à lui-même la sentence qu'il avait annoncée pour le coupable, l'ostracisme et l'exil.*

Là encore, s'il se soumet effectivement aux lois de son époque, c'est à mon sens une imposture : il se met en place de juge (ou de Créon, héritier du trône désormais), il n'y a pas d'autre pour lui. Là encore, il interdit qu'un autre (le Coryphée) le critique :

- « Ah ! Ne me dis pas que ce que j'ai fait n'était pas le mieux que je pusse faire ! Epargne-moi et leçons et conseils. »

Puis il intime à Créon de l'écouter. Refuse la consultation de l'oracle, et donne ses instructions à ce beau-frère, son successeur, qui se trouve de ce fait dans une position bancale ... mais qui lui obéit (par pitié ? par un reste de soumission ou de fascination ? – tout être humain est pris d'angoisse à se trouver devoir infliger à un autre la coupure sacrificielle dont il n'a jamais rien voulu savoir.) ... tout en se disant le plus méchant des méchants ...

... et c'est encore lui-même, me semble-t-il, qui plus tard œuvrera à sa réhabilitation en instrumentant Thésée.

Sophocle mettra vingt ans avant d'écrire cette suite : Œdipe à Colone ...

Contrairement à Oreste, comme nous l'avons dit, Œdipe ne règnera pas et ne prendra pas de femme qui ne soit pas sa mère - ni d'autre compagnon de son malheur que ... sa fille, Antigone. Il quitte Thèbes, s'en va errant, et de purification en purification atteint à une certaine sublimation ... mais c'est lui encore qui organise son ultime apothéose et son propre mystère. Et dans ses dernières recommandations, il semble bien qu'il ait gardé intacte sa haine. A Créon, à Thèbes, à ses fils ...

L'Orestie, bien qu'antérieure de 50 ans dans l'écriture, est-elle la solution de l'Œdipe ? C'est une question qui fait le fond de toute ma recherche actuelle. Ce qui me ferait pencher à y

répondre « oui », c'est qu'il me semble que l'Œdipe de Sophocle avec sa disposition à ne se fier qu'à l'esprit, évite le processus par lequel Oreste plonge dans les profondeurs du féminin sombre et dangereux, frôle la folie et la mort et réussit à s'en arracher ...

Un petit mot encore à l'issue de cette lecture :

La malédiction qui planait inquiétante, au début de la tragédie, s'est posée ... On en devine la révélation flottant quelque part entre les lignes chantées par le Chœur pour ponctuer l'action et l'ouvrir vers l'au-delà d'elle-même ...

C'est elle, qui désigne le cœur du mythe, que la tragédie développe sous son voile. Le poème en fait résonner l'abîme en chacun de nous, et nous enseigne le vertige insondable de l'être humain : fasciné, attiré par la jouissance pure de la démesure, toujours proche de l'inceste, il se voit forcé de s'approcher de son attrait mortel, d'en mesurer le pouvoir vertigineux et d'y renoncer sous peine, l'avertit le Chœur, d'en mourir – ce renoncement lui semble véritable mutilation, or c'est une libération car c'est à ce prix qu'il pourra vivre de son désir, « libre et heureux ».

Pour Aristote, les mythes étant connus de tous, point ne serait besoin d'en parler ... Alors, les expliquer, les disséquer comme le fait la philosophie depuis Platon, ou plutôt Descartes, comme le fait la psychanalyse depuis Freud (et moi-même ici), n'est-ce pas les priver de cette fonction vitale, et les voir se jeter comme la Sphinx au bas de son rocher ? Est-ce pour cela que la Tragédie a disparu ?

Néanmoins essayons de préciser le mythe.

Sophocle part du désordre manifeste qui règne à Thèbes et qui est véritablement décrit dans toute son atrocité. Non seulement les gens ne se rencontrent plus, mais ils se méfient les uns des autres, et se combattent plus qu'ils ne s'entraident pour un bout de pain. Il n'y a plus ni puissant ni pauvres, ni homme ni femme, juste des humains indifférenciés, aux prises avec la menace de mort ... et l'espoir qu'elle choisira plutôt le voisin qu'eux-mêmes. La menace de mort fait du peuple un magma dont le commun est d'être dans la terreur. Pour sortir de cette situation, ils font appel aux dieux, aux oracles, au roi. L'appel aux dieux, au sauveur, fonde la religion (offrandes, autels honorés de sacrifices rituels etc ...)

L'appel au roi, qu'ils ne prennent pas pour un dieu, mais pour « le premier d'entre eux », le plus éclairé pour deviner les énigmes (= savoir ce qu'il faut faire) fonde l'institution. Œdipe est donc institué sauveur.

Enfin le Chœur, c'est-à-dire l'opinion publique, la culture, fait appel à la Parole qui fonde la loi :

- « Elle vient de luire, éclatante, la parole jaillie du Parnasse neigeux. ...

Les lois qui commandent (aux mots, aux actes pour qu'ils soient purs) siègent dans les hauteurs : elles sont nées dans le céleste éther, et l'Olympe est leur seul père ; aucun être mortel ne leur donna le jour ; jamais l'oubli ne les endormira : un dieu puissant est en elle ; un dieu qui ne vieillit pas. »

Et l'avertissement :

- « La démesure enfante le tyran. Lorsque la démesure s'est gavée follement, sans souci de

l'heure ni de son intérêt, et lorsqu'elle est montée au plus haut, sur le faite, la voilà soudain qui s'abîme dans un précipice fatal, où dès lors ses pieds brisés se refusent à la servir... celui en revanche qui, étalant son orgueil dans les gestes et ses mots, sans crainte de la Justice, sans respect des temples divins, celui-là je (le chœur) le voue à un sort douloureux, qui châtie son orgueil funeste du jour qu'il se révèle apte à ne rechercher que profits criminels, sans même reculer devant le sacrilège, à porter follement les mains sur ce qui est inviolable ... »

Ne dirait-on pas qu'il nous parle d'aujourd'hui ?

Œdipe répond qu'il est là – il accepte d'être institué à cette place (*flatteuse ? ou parce qu'il y serait prêt ?*). L'oracle (Apollon) interrogé dit la cause : un meurtre commis et pas vengé. L'institution de la justice (circulaire, à cette époque) a été bafouée. Il importe de remettre cela en ordre : il faut trouver le coupable et le châtier, selon les codes de la justice : l'exil, l'ostracisme, qu'Œdipe énumère :

– « je souhaite trouver comme aide et compagne, la Justice, ainsi que les dieux »

Son engagement semble donc placé dans l'ordre des choses instituées, et loin d'une toute puissance sauvage.

Le mythe de départ serait donc : lorsque le désordre s'installe, il y a lieu de s'adresser aux dieux, de supplier le roi d'intervenir afin d'identifier la souillure qui le cause et de punir et de punir le coupable selon la loi en cours, celle de la vengeance circulaire : le sang pour le sang, ou l'exil, selon le mode du sacrifice du bouc émissaire.

Tout serait donc pour le mieux *mais ... Œdipe n'est-il pas, justement celui dont parle le Chœur quand il avertit*

- « ainsi on tient pour caducs et l'on prétend abolir les oracles rendus à l'antique Laïos ! Apollon se voit privé ouvertement de tout honneur. Le respect des dieux s'en va »

Nous ne le savons pas. *Cette démesure, qui l'a rendu incestueux et parricide, le rendait-elle inapte à un rôle de roi éclairé ? Aurait-il pu gouverner en tant que « tyran » comme le nomme Sophocle ? D'où lui venait d'avoir fait ce choix de l'intelligence pour asseoir sa force et sa grandeur, choix qui a infléchi sa vie d'une tout autre façon que celle attendue ? Pour le comprendre, je voudrais me référer à une autre lecture, celle de Jean-Joseph Goux que j'ai trouvée très éclairante quant à cette question de la « faute » d'Œdipe, faute qui serait d'avoir échappé à l'enseignement du mythe, et chéri la démesure au mépris des dieux, de leurs oracles et des Anciens.*

III – Une lecture philosophique

Jean-Joseph Goux est un philosophe, c'est donc de ce bord-là qu'il va étudier ce texte ancien. Le titre de son livre nous en prévient : « Œdipe Philosophe ».

Son point de départ, son idée princeps est que Sophocle présente en cette tragédie d'Œdipe-tyran le mythe traditionnel de l'investiture du héros grec masculin, mais de façon inversée. Le mythe traditionnel dans sa forme principale se retrouve dans nombre de ses versions, dont celle de Persée, de Bellérophon, de Jason etc ... Notons que tous les spectateurs grecs

de l'époque connaissent le mythe dans sa version traditionnelle et donc cette inversion ne leur échappe pas, comme à nous. Voilà comment J.J Goux déroule la structure du mythe :

1. Un roi craint qu'un homme plus jeune ou à naître prenne sa place. Il cherche alors par tous les moyens à éviter la naissance de l'enfant ou à éloigner l'intrus supposé.

2. Le futur héros échappe au projet meurtrier du roi. Bien plus tard il se retrouve en situation où un autre roi, de nouveau, cherche à le supprimer. Mais ce deuxième roi ne se résout pas à commettre lui-même le crime et il assigne au futur héros une tâche périlleuse où il devrait normalement perdre la vie (par exemple pour Persée, ramener la tête de Méduse). L'épreuve est un combat contre un monstre (Chimère, Sphinx ou Méduse). Le héros réussit à le vaincre, non pas seul, mais avec l'aide des dieux, d'un sage, ou de la future fiancée.

3. Enfin la victoire sur le monstre conduit le héros à un mariage avec la fille d'un troisième roi.

Donc trois rois différents : un **roi persécuteur**, un **roi mandateur**, un **roi donateur**. La structure du mythe d'Œdipe suit plus ou moins cette intrigue-type. Il est abandonné aux bêtes sauvages par un premier roi (son père), il est recueilli par un deuxième roi Polybe, mais qui ne le mandatera en rien, car il ne le craint pas. Ce qui vient à la place de ce mandat, c'est la rencontre fortuite de Laïos, qu'il tue. Avant même qu'il ne le reconnaisse. S'il l'avait reconnu, Laïos serait peut-être devenu ce roi mandateur, qui va très cruellement manquer à Œdipe. Pourquoi ? Parce que ce roi mandateur est la figure d'un Ancien, d'un père peut-être, **qui envoie le futur héros vers l'épreuve initiatique, nécessaire et dangereuse**, qui le fera homme-adulte.

Ce mandat manque donc à Œdipe ; ce qui ne l'empêche pas de décider tout seul de s'affronter sans aide ni de dieux ni d'humains à la Sphinx rencontrée en chemin. Il combattra donc, lui aussi, le monstre ; mais à la différence des autres héros, ce sera en une seule fois, sans aide, seulement par la réflexion et non en un combat sanglant où il risquerait sa vie ; un combat sanglant, où il mettrait en jeu l'autre part de lui-même dans une confrontation avec l'autre part du monstre. Il n'ira ainsi porter aucun trophée de sa victoire à un roi mandateur, qui aurait reconnu en lui, après ce triomphe, un héros, un homme. Ce titre, c'est Œdipe lui-même qui se le décerne dans sa réponse à la Sphinx, et cela d'un seul mot : « c'est l'homme ». Œdipe ne tue pas la Sphinx, acte d'audace guerrier, elle se suicide. Enfin, il épouse une femme, qui ne lui est donnée par aucun père mandateur et qui n'est pas une fiancée mais sa mère.

J'ajouterai qu'il hérite d'un trône par un concours de circonstances favorables, et, détail qui a échappé à toute lecture jusqu'ici, donné par une femme. Une femme. Une femme qui, par son enroulement dans les méandres tortueux de sa perversité, l'aura aidé à perpétuer son aveuglement et sa surdité au côté obscur du féminin.

Les distorsions du mythe fondamental sont donc nombreuses, et on ne peut pas penser que Sophocle n'en est pas conscient. Bien au contraire, il veut nous signifier quelque chose à travers elles.

Que nous propose Jean-Joseph Goux ? Que ces distorsions signeraient le passage d'une société à une autre. La victoire d'Œdipe sur la Sphinx, qui fonde sa réputation, témoigne avant tout de sa sagesse. Œdipe est le Sophos-roi, autodidacte. « L'intelligence autodidacte du jeune Œdipe remporte la victoire là où le savoir sacré du vieux Tirésias a échoué. Œdipe ne consulte pas les oiseaux, ces signes du ciel, ce langage envoyé par les dieux pour faire connaître leurs volontés, il ne s'appuie que sur sa propre réflexion ». Ni initiation humaine, ni assistance divine n'ont été nécessaires, Œdipe a réussi tout seul à découvrir l'énigme.

Ce besoin ombrageux de « faire tout seul » est celui que manifeste facilement un enfant qui se découvre une autonomie possible lorsque le développement de ses capacités lui donne l'impression de pouvoir comprendre et donc maîtriser le monde ; en psychologie, on situe cet âge de l'autonomie aux environs de sept ans - et on retrouve souvent, concomitant à cela des rêves de mort de parents, plus souvent de la mère : comme si le rêve indiquait le pas à faire ?

Jean-Joseph Goux remarque :

- qu'Œdipe ne rencontre jamais que son père au lieu des trois rois étrangers du mythe type, et que sa mère comme femme ; il tourne en quelque sorte dans un espace fermé sur lui-même. *Ce qui est le propre de tout enfant dit « œdipien », donc très attaché à sa famille, lorsque celle-ci est de type patriarcal.*

- que ce mythe d'Œdipe dit clairement que c'est le meurtre du monstre féminin qui donne accès au désir masculin. Donc le matricide et non le parricide.

- que le matricide, qui est arrachement est source de souffrance pour les deux.

- qu'Œdipe a donc substitué l'auto-initiation à l'hétéro initiation traditionnelle, qui impliquait de suivre des rites particuliers, une succession d'épreuves. Il a brûlé toutes ces étapes comme si elles n'avaient pas d'importance, voire plus de nécessité comparée à la suprématie de l'intellect. Mais cette auto-initiation, nous l'avons vu, ne le mène pas à l'investiture désirée, mais au plus infamant possible. Jean-Joseph Goux pose la question du rapport de toute ces distorsions avec ce qui fait « l'anomalie éclatante de l'histoire d'Œdipe : le parricide et l'inceste ».

En psychanalyse, on appellerait cela « évitement de la castration » -terme commode et qu'il faut entendre comme représentant cet arrachement, cette coupure d'avec la part sauvage de soi-même attachée à et par le monstrueux féminin-maternel, en la vivant soit rituellement dans un combat avec la Sphinx, soit dans un affrontement avec la perversion maternelle, c'est-à-dire son désir fou de garder toujours en elle ses fils et filles.

Œdipe le philosophe, ne s'est pas trouvé en mesure d'effectuer ce passage. Blessé par les démentis cruels de la réalité, par la perte de ses yeux et de tout ce qu'il avait cru gagner, il semble néanmoins garder le sentiment d'une certaine forme de puissance propre aux rêves de l'enfance. Et Œdipe à Colone nous interrogera, en un autre moment que cette conférence, sur la forme que prendra son avenir ...

L'interprétation de Jean-Joseph Goux m'a semblé être tout à fait en résonance avec notre époque. Au plan politique, certains de nos princes trouveraient peut-être avantage à lire son commentaire de la tragédie. Que faut-il en effet d'investiture à celui ou celle qui voudrait aujourd'hui tenir une place d'autorité et y être entendu ? Cette façon de comprendre

l'histoire d'Œdipe, dans le sens d'un ratage de l'investiture traditionnelle du héros masculin, condamnerait celui-ci à ne devenir ni roi, ni homme, c'est-à-dire à rester fils, éternellement. Ce qui ouvre à une société de type filiarcal. Et ma question est bien de savoir si ce n'est pas là que nous en sommes aujourd'hui. Une société de frères, ludique, compétitive, où chacun a son mot à dire, où chacun se pense en mesure de diriger, de comprendre, de résoudre ... aidé en cela par les réseaux numériques.

Au plan clinique, s'il y a encore des petits œdipes freudiens pleins du désir d'épouser (soit, de ne jamais quitter, de ne jamais blesser) leur mère, il se trouve beaucoup plus de ces Œdipes qui espèrent sortir de l'enfance, gagner des investitures sociales, politiques, et un statut d'homme par leurs seules forces intellectuelles, réflexives, sans pour autant avoir à traverser, à s'arracher à la jouissance incestueuse. Parfois malgré de dures épreuves de réalité, qui ne sont pas sans leur coûter des sacrifices.

Œdipe à Colone semble nous inviter à explorer une vie très différente dans d'autres champs que le règne et le mariage ...

Mais dans la société filiarcale, la part suicidée de la Sphinx donne de ses nouvelles ; elle ne veut pas être passée sous silence et se fait entendre à travers le « retour » de la (supposée, redoutée) puissance féminine réclamant sa place et des figures de sorcières. Elle crie à tou.te.s les Narcisses fascinés par leur intellect qu'il n'y a pas que la tête, pas que l'intelligence (fusse-t-elle artificielle) et sa froide efficacité, sa rigueur, pas que la science, pas que l'économie, pour comprendre le mystère de la mort et ceux de la vie. Elle crie qu'il ne faut pas scinder la Sphinx en plusieurs parts, que toutes sont indispensables, à égalité.

Nous avons été – sommes encore pour une part – dans un moment œdipien-freudien de la société, alors patriarcale. Nous serions aujourd'hui dans un moment œdipien-tyran de la société, dès lors filiarcale. Moment particulièrement instable, semble-t-il, si j'en crois l'état de bouillonnement, de clameurs citadines et de violences quotidiennes. Sans compter, ironie du sort, l'épidémie actuelle qui figurerait bien la peste de Thèbes ! Un prince-enfant est-il en mesure de dominer le chaos, ou devons-nous faire notre miel de cet état de choses ?

Mais qu'en serait-il d'un moment œdipien-à-Colone ? Qu'en serait-il surtout d'un moment orestien d'Œdipe : un Œdipe matricide/Sphinxicide, comme Sophocle nous suggère qu'il a failli l'être ?
